

DE L'HISTOIRE À LA FICTION : L'ENQUÊTE

Article présenté par

Zeinab Ahmed Zohdi Ali Emera

Assistante à la faculté de jeunes filles- Université Ain-Shams-
Département de langue et de littérature françaises

Sous la direction de

Mme le professeur
Fatma Abd El Méguid Ali
Professeur de linguistique
et de littérature
Faculté de Jeunes Filles
Université Ain- Shams

Mme le professeur
Samah Hassan Nasr
Professeur-adjoint
de linguistique
Faculté de Jeunes Filles
Université Ain- Shams

Résumé :

Dans notre thèse, le choix des textes s'est fixé sur deux « romans métahistoriques », autrement dit, des romans où **Histoire** et **fiction** s'imbriquent et s'interfèrent. Or, cette insertion du référentiel dépasse le simple rôle d'un cadre spatio-temporel pour devenir objet de réflexion et de souvenir.

Nos deux romans sont *La Seine était rouge* de Leïla Sebbar et *Meurtres pour mémoire* de Didier Daeninckx. C'est sur ce dernier roman que porte cet article. En fait, *Meurtres pour mémoire* est un roman où l'Histoire s'imbrique avec les impératifs du polar. Sa particularité réside dans sa double structuration temporelle et son cheminement narratif à sens inverse, allant de **l'Histoire à la fiction** et **de la fiction à l'Histoire**. C'est la première voie qui constituera l'essentiel de cet article. Ainsi, la question que nous nous posons ici est d'après quel cheminement et processus, Daeninckx est-il parvenu à passer de l'Histoire à la fiction ?

Ce roman est généré par un évènement d'ordre historique, celui de la manifestation des Algériens le 17 octobre 1961. Un fait qui s'annonce au premier chapitre grâce à une sorte de découpage cinématographique, mais dont les détails les plus atroces ne seront entièrement révélés qu'au second chapitre. Et c'est là que le fictionnel commence à s'interférer avec le référentiel et prendre le dessus par un premier élément du roman noir : le meurtre d'un certain Roger Thiraud, personnage entièrement fictionnel.

Ensuite, nous assisterons à un décalage temporel de vingt ans, un changement d'espace, de point de vue, et de péripétie : un nouveau personnage est assassiné à Toulouse, à savoir le fils de Roger Thiraud, chercheur également féru d'Histoire. Ces deux crimes d'ordre fictionnel constitueront donc une matrice générant la plus grande partie du texte, celle de l'enquête policière entreprise par l'inspecteur de police Cadin et dont nous essayerons d'analyser les éléments,

avant qu'elle ne se transforme en quête à Paris. C'est ainsi que nous passons de l'Histoire à la fiction.

Mots-clés :

Histoire / Fiction- référentiel / fictionnel- roman noir- manifestation algérienne du 17 octobre 1961- Harkis- cheminement narratif- structuration du texte- niveau narratologique- vision omnisciente- vision interne- prologue- avant-texte- intertitres onomastiques- enquête policière- quête- indice- piste- mystère- meurtres- inspecteur de police- archives- lieux privilégiés- matrice- lectorat- instance auctoriale.

N.B.

Dans les citations tirées du texte de Didier Daeninckx, c'est nous qui soulignons certains mots ou phrases. Dans le cas contraire, nous le précisons dans une note en bas de page.

« Je ne sais si j'écris « pour mémoire »,
mais j'écris contre l'oubli »¹

Didier Daeninckx

C'est dans les années quatre-vingts du siècle dernier que, d'après l'avis unanime des critiques, le roman français a connu un glissement. Du roman des recherches formelles prôné par le nouveau roman, on passe au roman du « réel ». Un réel qui s'est traduit par des formes diverses : telles que, à titre d'exemple, récits autobiographiques, romans de l'usine, roman de filiation où le passé est associé au présent, ou simplement romans métahistoriques.

Ce dernier se distingue des autres grâce au préfixe « méta », « élément tiré du grec *meta* exprimant la succession, le changement, la participation..., et entrant dans la composition de nombreux mots savants »². Or, le sens le plus adéquat à l'adjectif métahistorique est celui de l'**au-delà** puisqu'on passe de la simple écriture de l'Histoire jouant le rôle d'un cadre spatio-temporel à l'Histoire devenue objet de recherche et d'investigation. Il s'agit en d'autres termes : « des personnages qui se confrontent rétrospectivement au passé et réfléchissent sur la transmission ou le manque de transmission de celui-ci. »³.

C'est sur ce retour au passé, qui s'est traduit par ce genre de texte narratif qualifié par la critique de « roman métahistorique », que notre choix s'est porté. Comme il s'est fixé sur deux romans, *La Seine était rouge* de Leïla Sebbar et *Meurtres pour mémoire*⁴ de Didier Daeninckx, roman noir couronné du **Prix Paul Vaillant Couturier** en 1984 et du **Grand prix de littérature policière** en

¹ MARICOURT Thierry, *Daeninckx par Daeninckx*, Le cherche midi, Paris, 2009, p. 211.

² REY Alain, *Version Electronique 2.0 du Grand Robert de la Langue Française*, Le Robert, Paris, 2005.

³ ASHOLT Wolfgang, DAMBRE Marc, *Un retour des normes romanesques dans la littérature française contemporaine*, Presses Sorbonne Nouvelle, Paris, 2010, p. 124.

⁴ DAENINCKX Didier, *Meurtres pour mémoire*, Gallimard, Paris, 1984, 216p.
[Le roman sera désormais désigné par (MM)].

1985. Il a été également adapté en bande dessinée et à la télévision. C'est sur ce dernier roman que porte cet article.

Nouvelliste, essayiste, mais essentiellement romancier connu le plus pour ses romans noirs, Didier Daeninckx est un auteur « à la trajectoire atypique ». Ecrivain engagé, il a cherché à dévoiler les vérités historiques camouflées ou dissimulés dans une bonne partie de son œuvre¹.

Ainsi, la question que nous nous posons est la suivante, selon quelle **structure narrative**, Daeninckx a procédé pour nous présenter ce mélange d'Histoire et de roman policier, un mélange du passé et du présent qui, d'après-lui, « *permet le dévoilement de la vérité* »² ? Interrogé sur la spécificité de ses romans, Daeninckx répond : « *j'écris des romans noirs à partir des trames de l'Histoire immédiate [...] c'est le moteur de mon écriture.* »³.

En fait, tout lecteur attentif du texte de Didier Daeninckx *Meurtres pour mémoire* ne peut qu'être sollicité au niveau du **cheminement narratif** et de sa structuration, d'un double mouvement de sens inverse.

Le premier est celui qui va de l'Histoire à la fiction, alors que le second va de la fiction à l'Histoire qui ouvre et clôt le texte, enfermant l'essentiel de la fiction comme dans une parenthèse. C'est le premier qui fera l'objet de notre présent article. Or, selon quel cheminement narratif, Daeninckx parvient à passer de l'Histoire à la Fiction ?

Disons tout de suite que le roman est composé de onze chapitres suivis d'un épilogue. Il commence par une sorte de prologue ou **avant texte** divisé en deux chapitres de structure différente et dont « le moteur » est l'Histoire, en l'occurrence la manifestation algérienne du 17 octobre 1961, à Paris. Notons que « *Meurtres pour mémoire est le premier bouquin qui en a parlé. [...] Une série*

¹ Outre notre texte, nous pouvons citer *Le Der des ders* (1985), *Cannibale* (1998) et *Missak* (2009).
² MARICOURT Thierry, *op.cit.* p. 115.
³ *Ibid.*

noire reconnue par l'université [la Sorbonne] comme témoignage incontournable. »¹. Ce fait historique se trouve déjà annoncé dans le premier chapitre et par les stratégies narratives et structurales employées par Daeninckx.

Ce chapitre comporte trois segments, le premier et le troisième portent comme intertitres deux noms à sonorité arabe, en l'occurrence algérienne, un homme et une femme : « Saïd Milache » et « Kaïra Guelanine ». Quant au second segment, il porte, comme en parenthèse, un nom français, celui de « Roger Thiraud », professeur d'Histoire qui rentrait chez lui au Boulevard Bonne-Nouvelle. Élément d'ordre fictionnel qui vient déjà s'imbriquer à l'Histoire par sa seule présence après celle des noms algériens.

Cette structure d'ordre narratif – le personnage Français pris comme dans un étau par sa présentation entre les deux noms algériens– semble donc dessiner, dès le début, le sort que connaîtra Roger Thiraud, assassiné au milieu de la manifestation du 17 octobre 1961 qui a fait des centaines de victimes.

Et c'est face à leur anonymat et contre l'injustice de l'effacement de leur souvenir que Daeninckx constitue ces intertitres onomastiques du premier chapitre. Et c'est lors d'une interview qu'il les envisage ainsi : des « *plaques tombales des gens dont on ne connaît pas les noms et là leur nom est inscrit sur la page du roman* »². « [C'est, ajoute-t-il,] *pour rendre leur identité à chacune des victimes, afin que l'oubli ne soit plus possible* »³, estimant que c'est « *[lorsqu'il] évoque les 200, 300 ou 400 morts algériens, lors de la manif du 17 octobre 1961, [...] que ces morts n'appartiennent pas au roman, mais bel et bien à l'Histoire.* »⁴.

¹ MARICOURT Thierry, *op. cit.* p. 220.

² Cf. <https://www.youtube.com/watch?v=jr8pIX-66L0&app=desktop>
(Site consulté le 31-7-2015)

³ MARICOURT Thierry, *op.cit.* p. 128.

⁴ *Ibid.* p. 130.

L'Histoire s'est ainsi imposée au texte dès ses premiers chapitres, grâce à la fréquence de la date du 17 octobre 1961 qui clôtüre les trois segments, braquant ainsi la lumière sur cet évènement référentiel :

- 1) « A dix-neuf heures vingt-cinq, le mardi 17 octobre 1961, Saïd Milache et Lounès Tougourd montaient les marches du métro « Bonne-Nouvelle » ». (M.M. p.15)
- 2) « à [...] la rue Notre-Dame de Bonne-Nouvelle [...] La montre de **Roger Thiraud** marquait dix-neuf heures vingt-cinq, le mardi 17 octobre 1961. » (MM, 19)
- 3) « Au même moment **Kaïra** distingua le visage de **Saïd** [...] A la devanture de la bijouterie qui faisaient l'angle de la rue Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, une imposante horloge munie d'un balancier de cuivre marquait dix-neuf heures vingt-cinq. Le dix-sept octobre 1961. » (MM, 26).

Le premier chapitre se termine donc par un cadre spatio-temporel minutieusement précisé : la même date, la même heure et la même place annonçant la manifestation des Algériens à Paris. Une manifestation dont la répression et les détails– depuis ses débuts jusqu'à sa fin meurtrière (au niveau de l'Histoire et de la fiction) – occupent l'entité du second chapitre du texte.

Avec le coup de sifflet donné comme signal, nous assistons alors à la ruée des milliers de musulmans « *disséminés dans les cafés, [...] dans les rues adjacents au boulevard* » (MM, 27), aux cris « *Algérie algérienne* » et portant pancartes et banderoles avec ces mots : « *Non au couvre-feu* ». Suivront ensuite tous les détails de la manifestation.

Cette fois, il s'agissait du gros de la manifestation composée par les habitants des bidonvilles « *Nanterre, Argenteuil, Bezons, Courbevoie* » (MM, 32), évalués à plus de six mille, qui, totalement désarmés, descendaient le pont de Neuilly.

Voyant au loin l'Arc de Triomphe, ils ne se doutaient point qu'une escouade de Gendarmes Mobiles, épaulée par une centaine de Harkis¹, « *masquée par la nuit, les attendait* ». Arrivés à cinquante mètres, la fusillade, sans sommation, commença : « *les mitraillettes lâchèrent leur pluie de balles. [...] un jeune garçon de quinze ans, tomba le premier. La fusillade se poursuivit trois quart d'heure* » (MM, 33).

Se succédant, les détails de la ratonnade sont narrés soit en vision omnisciente, celle du narrateur, soit en vision interne, celle de Roger Thiraud, le professeur d'Histoire, ébahi et même révolté par la violence de la riposte de la police qui avait reçu l'ordre de se servir de ses armes s'il le fallait, ce qu'elle n'hésitera pas à exécuter : Fusils lance-grenades, fusils mitrailleurs, sans parler des « *matraques de bois* », des « *bidules et d'autres armes de poing, très courtes, pleines de reflets* » (MM, 30). S'étant servi des notes prises lors de sa documentation², Daeninckx n'hésite pas à décrire des scènes des plus atroces :

« *Les crosses s'abattirent sur les têtes nues, mal protégées par les bras et les mains. Un policier jeta une femme à terre en la rouant de coups de galoche ; il lui assena une volée de gifles et s'éloigna. Un autre frappait de toutes ses forces le ventre d'un jeune garçon avec son bidule, si fort que le bois se rompit.* » (MM, 31).

Même les fuyards n'étaient point épargnés : d'un car, des agents les « *visaient soigneusement [...] et ne rataient aucune cible* » (Ibid.).

¹ « Les harkis métropolitains : Force de police auxiliaire, créée par une ordonnance du 25 novembre 1959, sous la responsabilité du préfet de police de Paris, Maurice Papon. Corps de supplétifs algériens recrutés directement en Algérie, qui portent l'uniforme de drap bleu de la police parisienne et le calot bleu de l'armée. »

Sebbar Leïla, *La Seine était rouge*, Actes Sud, collec. Babel, Paris, 2003, p.103.

² Daeninckx dit à ce propos : « Au départ d'un livre, je travaille plutôt comme un **journaliste**. », « j'ai trouvé des **documents interdits** au moment de la guerre d'Algérie. [...] J'ai simplement **recueillis des écrits, des témoignages** et je **leur ai donné leur véritable dimension** ».

MARICOURT Thierry, *op.cit.* p. 217.

Ibid. p. 128.

Quant aux personnages entièrement fictionnels déjà présentés¹, ils connaîtront, chacun, un sort non moins horrible à celui des victimes réelles de la ratonnade. **Saïd Milache**, en défendant et protégeant Kaïra par son corps, recevait des coups de matraques jusqu'au moment où, couvert de sang, il cessa de respirer.

A son tour, **Kaïra**, aux cris « *Assassins ! Assassins !* » était parmi les transportés dans des cars vers le Palais des Sport et le parc des Expositions de la Porte de Versailles, pour finir par être expulsée et déportée à des camps de détention en Algérie encore française. Tous ces détails avaient été authentifiés lors de l'étape de la documentation entreprise par Daeninckx.

Quant à Roger Thiraud, la figure fictionnelle européenne, il constitue un témoin oculaire objectif. Il a beau crier que les Algériens étaient tous désarmés, c'est la haine et le parti pris du public qui triomphait². Seul, il évaluait à plus de mille les Algériens emportés dans les autobus, « *pressés les uns contre les autres, debouts, blessés.* » (MM, 35), alors que le destin lui réservait un sort bien plus tragique. Notons ici que Daeninckx s'est attardé à décrire tous les détails de la mort de ce personnage, associant ainsi le référentiel et le fictionnel.

En fait, suivant du regard Roger Thiraud, un « faux »³ CRS⁴, armé d'un Browning⁵, se plaça derrière lui, après s'être assuré qu'il s'agissait de la même personne que celle de la photo qu'on lui avait confiée. Il lui coinça la tête avec son bras droit, appliqua le canon de l'arme sur sa tempe droite et appuya sur la

¹ Outre Saïd, Kaïra et Roger, Daeninckx ajoute deux personnages mineurs qu'il mentionne rapidement : Aounit, le frère de Kaïra et Lounès, l'ami de Saïd. Il leur accorde des sorts opposés : « *Aounit gisait sur le trottoir, [...] près de sa mobylette. Mort ou blessé.* » (MM, 31), alors que Lounès, « *indemne [...] tentait de disperser la foule dans les petites rues qui jalonnent les boulevards* » (MM, 31).

² « [Les Algériens] l'ont bien cherché, lui dit un passant », ajoutant « Si vous croyez qu'ils ont pitié des nôtres, là-bas. Et d'abord ce sont eux qui ont tiré les premiers » (MM, 34).

³ Le meurtrier appartenait, en fait, aux Brigades Spéciales et non pas aux CRS, comme révélé plus loin dans le roman.

⁴ Compagnies Républicaines de Sécurité.

⁵ « *Pistolet automatique à chargeur.* » REY Alain, *op.cit.*

Dans le roman, il est question du « modèle 1935 [qui] restait le pistolet d'ordonnance le plus répandu au monde [et qui] faisait encore [...] la renommée et le succès de la Fabrique Nationale d'Herstal. » (MM, 36).

détente : « *Le professeur s'effondra sur le trottoir, le crâne éclaté* » (MM, 37), n'ayant plus la chance de garder en mémoire ou de raconter les atrocités de la sanglante répression de la manifestation du 17 octobre 1961 à laquelle il assistait.

Mais, si le référentiel et le fictionnel se sont ainsi imbriqués, à un moment donné correspondant à la mort de Roger Thiraud au milieu de la manifestation d'ordre historique, c'est le référentiel qui ne tardera pas à reprendre le dessus. En fait, Daeninckx s'est appliqué à rapporter le seul journal qui s'est contenté de rappeler dans sa « Une » les événements de la veille :

« « *LES ALGÉRIENS MAÎTRES DE PARIS
PENDANT TROIS HEURES* »

*Vers midi, la Préfecture communiqua son bilan et annonçait 3morts
(dont un européen) 64 blessés et 11538 arrestations* » (MM, 38)

Notons à ce propos que Daeninckx s'est servi d'un fait réel – la mort d'un « européen »¹ – cité dans le communiqué officiel de la Préfecture pour en faire un personnage fictionnel, ayant sa vie propre et surtout sa profession propre, celle du professeur d'Histoire. Élément narratif essentiel dans le récit puisque Roger Thiraud constitue le premier chaînon de toute une famille d'ordre fictionnel qui émergera dans la suite du roman.

¹ Que la victime européenne soit française, ce n'était ni un hasard ni un ajout entièrement romanesque : « *un journaliste du « Canard enchaîné », Jérôme Gauthier, qui sortait du Théâtre du Gymnase, a vu : « Un peu plus loin, sur le boulevard Poissonnière, devant le cinéma Rex, un Français de trente-deux ans, Guy Chevalier, qui ne participait pas aux manifestations et se trouvait là par hasard, venait de mourir, le crâne ouvert à coups de crosse . »* ». Roger Thiraud est ainsi une incarnation romancée de ce jeune Français pris pour Algérien. [LIEGEOIS, Jean-Paul (1984, 10 fév.). Dans « 17 octobre 1961 : Français, le saviez-vous ? ». *L'unité, l'hebdomadaire du Parti socialiste* (Paris), p. 11.]

A ce propos, Daeninckx dit également : « Entre 300 et 400 morts... Dans un communiqué de la préfecture de police, on parle de quatre morts, dont un Européen. Ma question a été : « Qu'est-ce que cet Européen faisait là ? » Le roman essaie de répondre à cette question. » (MARICOURT Thierry, *op.cit.* p. 128).

Ainsi, si le second chapitre du texte, dans presque toute sa totalité, a été consacré à la relation d'un fait d'ordre référentiel – la manifestation algérienne du 17 octobre 1961, page déterminante de l'Histoire franco-algérienne–, il se termine sur un crime d'ordre fictionnel qui constituera une sorte de **matrice générant** la plus grande partie du texte. En d'autres termes, **du référentiel ou de l'Histoire– la manifestation algérienne–, on passe au fictionnel.**

C'est à partir de là qu'espace et temps changeront. Il ne sera plus question de la manifestation algérienne de 1961, mais de la famille de Roger Thiraud près de vingt ans plus tard, soit en 1982 : son épouse, vivant dans un mutisme presque absolu, son fils Bernard Thiraud féru d'Histoire comme son père – mort avant sa naissance– et sa fiancée Claudine qui préparait une thèse de géohistoire dont le sujet est « La Zone de Paris en 1930 » (MM, 40). Bibliothèques et archives sont donc les lieux privilégiés qu'ils fréquentent.

En fait ces personnages constitueront le point de jonction entre Histoire/ Roman. C'est ainsi que se déclencheront les événements de la suite du texte étroitement rattachée au genre du **polar** puisqu'elle s'ouvre presque sur la mort de Bernard Thiraud – le fils – lâchement assassiné à Toulouse après avoir consulté les archives de l'hôtel de ville. Mort qui constituera, avec celle du père, la composante essentielle du récit policier.

Notons qu'au niveau narratologique, ce n'est qu'après « *ce double [événement] sanglant, dont les volets sont séparés par un décalage temporel* »¹, qu'on assiste à l'apparition d'une nouvelle instance narrative. C'est alors que le « il » d'un narrateur omniscient, qui dominait le début du texte comme procédé convenant aux récits d'Histoire, est remplacé par un « je », celui d'un narrateur intradiégétique représenté par l'inspecteur Cadin, et focalisant sur « son propre travail »². Cela donnera lieu à un récit d'ordre essentiellement fictionnel, en

¹ RUBINO Gianfranco, *Lire Didier Daeninckx*, Armand Colin, Paris, 2009, p.55.

² MARICOURT Thierry, op.cit. p. 73.

l'occurrence un roman noir, avec tous ses éléments que nous essaierons d'analyser. Ainsi, il est nécessaire de parler des éléments propres aux impératifs de ce genre, à savoir **le mystère, le crime, l'inspecteur de police** et son **enquête et investigation**.

En ce qui concerne **le mystère**, il est déjà dans les conditions étranges dans lesquelles le père, Roger Thiraud, a été assassiné. De plus, il est presque mentionné dans une phrase dite par le jeune Bernard avant sa mort. C'est ainsi qu'il parle à sa fiancée d'une « *mystérieuse organisation [s'agitant] dans l'ombre* » (MM, 41).

Quant au **crime**, il se caractérise par sa multitude et fréquence. On assiste le long du roman à quatre¹ meurtres suivant un ordre chronologique, mais les assassinats à l'origine de l'enquête qui se transformera en quête sont les deux premiers ceux du père et du fils. En fait, le meurtre de Bernard était aussi cruel et lâche que celui de son père : le meurtrier, le prenant en filature, ne se contente pas de le tuer de face mais il vide les cartouches du chargeur dans son dos alors qu'il est à terre.

C'est là que l'instance auctoriale se désiste, comme déjà dit, de sa fonction de narrateur en la cédant à **l'inspecteur de police**, l'élément primordial du polar. Il est représenté par Cadin qui assume un double rôle celui de l'enquêteur et celui du narrateur. Devenant ainsi non seulement un miroir réfléchissant l'image de l'inspecteur de police, mais il devient également, ce qui est encore plus intéressant, un miroir où se réfléchira tout un corps ayant ses règles propres, difficile à pénétrer, mystérieux pour ne pas dire occulte, celui de la police de l'Etat.

¹ Outre ceux des manifestants algériens tués par les C.R.S, il s'agit des meurtres qui jalonnent le texte, ceux du professeur d'Histoire Roger Thiraud et de son fils Bernard Thiraud, celui d'un archiviste nommé Lécussan et celui d'André Veillut, ancien patron des Brigades Spéciales et Directeur des Affaires Criminelles de la Préfecture de Paris.

Contrairement à l'image traditionnelle de l'officier de police judiciaire rigide, sévère et même taciturne, Cadin est plutôt détendu et ne se retiendra même pas d'avoir un certain penchant pour la fiancée de la victime interrogée au cours de l'enquête. Avec cette rencontre commencera cette relation amoureuse qui viendra doubler le récit policier et surtout l'enquête qu'il entreprendra. Procédé d'ordre générique souvent utilisé dans le roman policier comme diversion de l'atmosphère de mystère et de crime qui l'enveloppe et qui, dans notre texte métahistorique, renforce la part fictionnelle par rapport à la part référentielle.

Quant à l'**enquête**, elle sera déclenchée à Toulouse, lieu d'assassinat de Bernard Thiraud, et se poursuivra à Paris avant de se transformer en **quête**. **A Toulouse**, c'est la déposition d'un témoin inconnu qui aidera à dessiner un portrait-robot de l'assassin : c'est un homme au volant d'une voiture immatriculée à Paris, Renault 30 TX, signe d'aisance, qui avait filé le jeune homme à sa sortie du capitole avant de le tuer.

Un indice, fondant une probabilité. C'est ainsi que s'est dessinée et imposée une piste à suivre par Cadin : l'assassin a dû probablement filer sa victime depuis Paris, déterminé à commettre son crime, et c'est le parcours Paris-Toulouse qu'il fallait d'abord interroger. Tâche confiée au brigadier Lardenne. Il devait se mettre en rapport avec la gendarmerie, la police de la route et tous les postes de péages situés sur le trajet Paris-Toulouse, ainsi que toutes les stations-services. Recherche vaine, fausse piste et premier échec puisque aucun renseignement n'a pu être recueilli.

De son côté, Cadin, comme dans tout roman policier, entreprend les premières étapes de son investigation et de son enquête. Celles concernant l'arme du crime qui, sur sa demande auprès des Services Techniques de la ville, avait été trouvée dans un collecteur d'égouts, non loin du lieu du crime. « *Il s'agissait bien du pistolet dont s'était servi le meurtrier. Douilles et balles étaient absolument identiques* » (MM, 56) à celles trouvées sur le corps et sur le lieu du crime.

C'est en ce moment précis que Cadin prend conscience de la difficulté et de l'ampleur de sa tâche et de l'enquête à mener et qui prendra un nouveau tournant, celui de l'investigation auprès des archives officielles. En effet, ayant appris par la fiancée de Bernard que le jeune historien devait consulter le lendemain des archives « *au capitole et [...] à la préfecture* » (MM, 41), Cadin décide alors de reprendre l'itinéraire suivi par la victime avant sa mort. C'est ainsi qu'il apprend que « *Bernard Thiraud s'intéressait aux documents administratifs concernant les années 1942 et 1943* » (MM, 62).

Dans ces documents, pointent des « bribes du réel »¹, c'est-à-dire des détails qui appartiennent à la grande Histoire et viendront s'incorporer aux éléments de l'enquête qui, jusque-là, paraissait appartenir au fictionnel. « Bribes » qui, dans l'esprit de l'instance auctoriale, permettront « au lecteur d'interpréter [ses] histoires avec son propre jugement, en fonction de sa propre implication dans les événements décrits. »², faisant ainsi appel à la participation du lectorat et à leur prise de position face aux événements narrés et qui appartiennent à l'Histoire.

Ces bribes concerneront, en fait, les dossiers de la cote DE et ceux de la cote Dep – abréviation de déportation –, ce qui ne pouvait qu'attirer l'attention de Cadin qui, de plus, avait trouvé un télégramme jauni épinglé sur un carton. Daté du 29 septembre 1942 et signé par Pierre Laval³, ce télégramme

« recommandait aux autorités préfectorales de ne pas démembrer les familles juives promises à la déportation et précisait que « devant l'émotion suscitée par cette mesure barbare, j'ai obtenu de

¹ MARICOURT Thierry, *op.cit.* p.88.

² MARICOURT Thierry, *op.cit.* p.88.

³ Pierre Laval, ministre du gouvernement de Vichy sous l'occupation allemande. Il mène la politique de collaboration avec l'Allemagne.

l'armée allemande que les enfants ne soient pas séparés de leurs parents et puissent ainsi les suivre »¹ » (MM, 64)

Faussant le sens réel des mots, et sous un semblant de compassion, se cachaient ainsi les mesures les plus atroces. Cadin révolté n'a qu'un cri : « *Contre la barbarie, direction Buchenwald et Auschwitz !* » (Ibid.). On sait que Buchenwald et Auschwitz étaient les plus grands camps de concentration et d'extermination nazis où les juifs étaient déportés. C'est ce qui explique le cri de révolte de Cadin devant l'horreur de ces détails historiques et dont les échos ne se retrouveront qu'à la fin du texte.

Notons que si l'atrocité qu'implique ce télégramme n'a suscité, sur le champ, que cette réflexion d'ordre moral et ontologique, ces dates ont cependant soulevé chez Cadin, l'inspecteur de police, une interrogation : Pourquoi un jeune chercheur, qui préparait une thèse sur « *l'Enfant au Moyen-Age* » (MM, 69) s'intéressait-il à ses dates 42/43 ? Interrogation qui pour le moment est restée sans réponse.

Ainsi, ces recherches à Toulouse, ayant buté sur le vide, il ne restait à Cadin qu'à poursuivre son enquête à partir de **Paris**. Partant alors d'une contradiction des informations collectées relatives à la victime de Toulouse, Cadin choisit, comme destination à Paris, la Préfecture de Police. Là, passant d'un service à un autre et d'un fichier à un autre, il se met à la recherche d'informations concernant justement Bernard Thiraud.

En fait, c'est en accédant au fichier central de l'Ile de la Cité que des informations en chaîne se sont accumulées, l'une entraînant l'autre sans ordre apparent. Ainsi, si le fichier alphabétique classait Bernard Thiraud comme « *Inconnu* » (MM, 72), le fichier d'arrondissement, à travers l'adresse,

¹ « devant l'émotion suscitée par cette mesure barbare, j'ai obtenu de l'armée allemande que les enfants ne soient pas séparés de leurs parents et puissent ainsi les suivre » Cette phrase est déjà écrite en italique et soulignée par l'auteur même dans le roman.

mentionne le nom de Roger Thiraud, père de Bernard. Puis, passant au fichier alphabétique, la fiche de Roger Thiraud le présente ainsi :

« professeur d'histoire au lycée Lamartine, né le 17 juillet 1929 à Drancy (Seine). Décédé le 17 octobre 1961 lors des émeutes F.L.N. à Paris. Élément européen probablement lié au mouvement terroriste algérien. » (MM, 72)

Bien que laconiques, les mots présentent le fait comme si la victime, Roger Thiraud, un européen – lui déniait sa nationalité– faisait partie d'une organisation terroriste, interdite et ennemie de la France, à savoir le F.L.N. – Front de libération nationale algérien–. Si cette mort semblait pour Cadin presque méritée, ce qu'il retenait surtout, en inspecteur de police avisé, c'est qu'elle était liée à un évènement d'ordre historique. Mais, la mort de Bernard, le fils, n'était-elle pas également, et dans une certaine mesure, liée à d'autres événements appartenant à une période déterminée de l'Histoire de la France, celle des années 42/43 quand l'occupant Allemand donnait des ordres qu'exécutaient les Pouvoirs Publics Français ?

C'est alors que **de l'enquête policière, nous passerons à une quête**, celle que poursuivra Cadin à la recherche d'une vérité historique si étroitement liée à deux crimes commis à vingt ans de différence, une vérité qui aurait pu être jusque-là occultée et qu'il fallait à tout prix dévoiler. Et c'est ainsi qu'une étape se termine, celle qui va **de l'Histoire à la fiction**, annonçant une autre étape, celle **de la fiction à l'Histoire**.

الملخص:

يتناول موضوع البحث دراسة الرواية و التاريخ عند الكاتب الفرنسى ديديه دينانكس و هو روائى معروف بكتابات تنتمى إلى الصنف البوليسى. و لكنه ككاتب ملتزم، كثيرا ما يمزج التاريخ بالخيال فى كتاباته و منهم رواية *Meurtres pour mémoire* و التى يختلط فيها التاريخ مع القواعد السردية للرواية البوليسية roman noir. و يتميز البنيان السردى بها باتخاذها مسارين مختلفين : من السرد التاريخى إلى السرد الخيالى و من السرد الخيالى إلى السرد التاريخى.

فى ضوء ذلك، نطرح إذا السؤال التالى: كيف تأتى لدينانكس أن يتطرق من السرد التاريخى إلى السرد الخيالى، أى إلى السرد الخيالى البوليسى؟ سؤال تطرقنا على إثره إلى الأحداث التاريخية و هى تناول مظاهرة الجالية الجزائرية فى العاصمة الفرنسية باريس فى يوم الثلاثاء الموافق السابع عشر من أكتوبر من عام الف و تسعمائة و احدى و ستين، مطالبة بحقها فى الاستقلال و إنهاء الاستعمار الفرنسى. و وجدنا، من خلال عرض مجريات المظاهرة و تحديد تفاصيلها المأساوية، أنه تم قتل مواطن فرنسى ، معلم التاريخ روجيه تيرو، بشكل يشوبه الريبة. و يعتبر هذا الحدث الرحم الذى ينبثق منه الجزء الخيالى للرواية.

و يدور هذا الجزء فى نطاق زمنى مختلف، بعد عشرون عاما من وفاة هذا المواطن الفرنسى، حول عائلته و بالأخص ابنه برنار تيرو، الباحث الشغوف كوالده بالتاريخ و الذى يتم قتله هو الآخر وسط ظروف غامضة بمدينة تولوز. و تعد هذه الجريمة نقطة الإنطلاق الفعلية للأحداث السردية للرواية و المتمثلة فى التحريات البوليسية و التى يقوم بها المفتش كادان سعيا وراء كشف غموض هذه الجريمة.

لكنه من خلال هذا البحث يصطدم بعناصر ترتبط ارتباطا وثيقا بالتاريخ و خاصة تاريخ فرنسا فى فترة أربعينيات القرن الماضى عندما كانت محتلة من قبل ألمانيا. و تتركز هذه الأحداث فى الوثائق التاريخية التى تؤرخ موضوع ترحيل اليهود، خاصة الأطفال، إلى معسكرات التعذيب بألمانيا. و بذلك يسيطر التاريخ على مجريات الرواية.

الكلمات الجوهرية:

التاريخ- الخيال- السرد التاريخى- السرد الخيالى- مقدمة- الرؤية و وجهة النظر- القارئ-
الكاتب- مظاهرة ١٧ أكتوبر ١٩٦١- الوثائق التاريخية- الرواية البوليسية- التحريات- السعى
لكشف الحقيقة- الحقيقة التاريخية- المفتش البوليسى- جرائم القتل- الغموض- الدلائل.